

Éloges funèbres des membres décédés en 2007-2008



Eloge funèbre de Monsieur Gilles Fabre prononcé par Monsieur Michel Vicq le 26 octobre 2007

Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

Mes chers Confrères,

Parmi les éminents confrères qui composent notre Compagnie, l'un d'eux se distinguait par sa sensibilité artistique, son urbanité et par la constance la plus honorable de son amitié : c'était Gilles Fabre. Il nous a quittés le 19 août 2007. Il s'est retiré de la vie avec la discrétion et la délicatesse qu'il a toujours manifestées à ceux qui l'ont côtoyé.

Vrai lorrain - il était né le 7 octobre 1933 à Blâmont - il fut élève des Beaux-Arts de Nancy avant de suivre les cours des Arts décoratifs de Paris. Les exigences de la vie familiale l'amènèrent à mettre ses compétences au service d'un bureau d'études du bâtiment à Paris. Mais déjà la peinture le tentait.

Il s'y essaya avec un tel bonheur qu'elle fut remarquée par un expert, propriétaire d'une galerie d'Art à Paris, qui lui proposa l'exposition d'une de ses toiles. Ce fut le vrai départ d'une carrière tout entière consacrée à la peinture.

Pressentant le succès qui l'attendait, il quitta ses fonctions pour s'adonner définitivement à sa passion artistique. Rapidement, sa réputation fut établie.

Ses expositions se multiplièrent en France à Nancy, Paris, Versailles, Vichy, Metz, Besançon, Honfleur, Rouen, Cannes, Juan-les-Pins, Strasbourg, Conflans, Monte-Carlo, Deauville, mais également dans le monde - au Luxembourg, en Belgique, au Japon, en Russie, au Koweït, en Suisse et en Egypte.

Chacun de nous retiendra avec quelle admirable aisance il savait, en respirant les quatre saisons de la Lorraine, peindre la ruralité à travers ses pierres, ses maisons, ses jardins, ses champs, ses neiges, ses fleurs, ses fenêtres chaudes et accueillantes, ses chemins tortueux au bout desquels se cachait l'espérance. D'un trait sûr et unique, il affirmait la voussure d'une porte, accompagnait la souplesse d'un rameau printanier, faisait surgir l'éclat d'un pétale.

Dans ses toiles, point de raideur dans l'élan, mais de la vie dans chaque branche même dépouillée et un murmure dans le ruisseau le plus mince et le plus abandonné. Il avait le don de faire apparaître l'harmonieuse musicalité des choses et de laisser flotter des humeurs nées de la rencontre de beautés simples. Ses tableaux, modestes dans l'excellence, ne pouvaient qu'ouvrir le cœur de ceux qui aiment la Lorraine, mais aussi l'Orient qui l'inspirait.

La Maison du Peintre, ouverte par ses soins en 1993 à Repaix, était devenue un carrefour de la joie et des émotions, celle que l'on éprouvait en sa présence comme celles que suscitait sa peinture parlante, vraie, lumineuse.

La notoriété de Gilles Fabre, faite de son talent mais aussi de la totale abnégation de son épouse Christiane à la cause artistique de son mari, ne pouvait pas rester sans reconnaissance publique. Chevalier de l'Ordre National du Mérite, Officier des Arts et des Lettres, titulaire de la Médaille d'Or des Villes de Nancy et de Conflans, Gilles Fabre se flattait d'avoir été fait citoyen d'honneur de Briey, de Conflans-en-Jarnisy mais surtout de son village de Repaix, ce qui, à ses yeux, était une distinction sans égale.

Admis au Salon des Indépendants, il devint, en 1968, Sociétaire des Artistes Français et plus récemment de la Nationale des Beaux Arts. Il avait légitimement rejoint l'Académie de Stanislas en 1987 comme associé-correspondant. Devenu membre titulaire en 1993, il avait présidé notre Compagnie durant l'année 1999-2000. Ses communications témoignaient de sa riche culture artistique :

- Evolution et révolution de la Peinture au XX^{ème} siècle ;
- L'influence de la Renaissance italienne sur la peinture contemporaine française ;
- Jules Bastien-Lepage, peintre lorrain ;
- Robert Laverny, prince de la rue.

Il entendait bien, à la rentrée, témoigner l'admiration qu'il avait eue comme nous tous pour la carrière de Jacqueline Brumaire, notre confrère, à laquelle il voulait rendre hommage. Son texte était prêt, sur sa table, au moment où la mort est venue le ravir. Il appartiendra au Bureau de l'Académie de statuer sur l'opportunité d'entendre cette communication posthume. Si c'est le cas, nous l'écouterons avec émotion.

Nombreux ont été ceux qui, dans une belle journée de fin d'été, ont accompagné Gilles Fabre dans le cimetière de Repaix où il repose désormais avec son fils aimé, à l'ombre d'un clocher qui tant de fois inspira ses pinceaux.

Ses lettres, ses confidences, dans ce qu'elles peuvent avoir aujourd'hui d'académiques ou de futiles, vivifient de façon singulière nos souvenirs car elles sont empreintes de l'amabilité qu'il réservait à chacun, y compris aux plus humbles, ceux auxquels la vie n'a pas réservé son plus beau sourire.

Personnalité chaleureuse, on le croyait hussard mais on le devinait fragile.

Il avait la simplicité de celui qui est habité par la passion, vertu qu'il mettait au service de son talent pour décrire son attachement à la terre. Son amour de la vie et sa communion avec le monde étaient à l'unisson de son sourire toujours épanoui.

Sur la fin de ses jours, tout son corps était sillonné par la marque de ses longs travaux et par de rudes douleurs qu'il surmontait en silence, ajoutant ainsi à son courage sa grandeur d'artiste et d'homme. Il se taisait sur lui sans oublier les autres.

Et si on lui avait demandé quelle musique il préférerait, il aurait sans doute répondu : celle des pas de mes amis quand ils viennent à ma rencontre.

Il nous attend pour toujours.



Eloge de Pierre Messmer
prononcé par Monsieur Alain Larcen
le 9 novembre 2007

Pierre Messmer était, lorsqu'il a disparu, le 28 août 2007, le plus grand des Français Libres ; la France a perdu en lui un des plus nobles de ses fils, il était la statue du commandeur du gaullisme, et sa disparition laisse un vide immense. Il était aussi notre confrère, et il me revient, au nom d'une amitié dont il m'honorait depuis plus de 35 ans, de reprendre en le complétant, l'éloge que je fis devant nos confrères et par lequel je sollicitais en sa faveur les suffrages de l'Académie de Stanislas, en 1979.

Il était né le 20 mars 1916 à Vincennes d'une famille alsacienne et lorraine, originaire de Mulhouse et de Marmoutier, ayant choisi comme tant d'autres de vivre en France après le Traité de Francfort.

Pierre Messmer fait des études de droit et s'oriente vers la grande et belle École nationale de la France d'Outre-Mer qui fut une préfiguration de l'ENA, sans doute plus réussie, car plus proche des faits et des hommes. Il en sort en 1937, il est alors docteur en droit sur un sujet austère et un peu rébarbatif : «Le régime administratif des emprunts coloniaux», publié par la Librairie juridique et administrative en 1939. Il est aussi diplômé de l'École des Langues orientales, et son premier poste est au Cameroun.

Officier de réserve, il est mobilisé comme sous-lieutenant au 12^{ème} Régiment de Tirailleurs sénégalais ; il combat dans un corps franc dans la forêt de Warndt et fait un stage d'observateurs aériens à Tours. C'est lors de ce stage qu'il fait la connaissance du lieutenant Jean Simon qui deviendra son ami et qui fut également notre confrère. Ils entendent le maréchal Pétain le 17 juin 1940. Simon écrit dans *La Saga d'un Français Libre* : «Messmer me regarda, nous nous levâmes d'un seul mouvement, nous prîmes chacun notre képi et nous nous rejoignîmes sur le trottoir. Nous n'avions pas échangé un mot ; d'un commun accord, nous décidâmes qu'il fallait continuer le combat».

S'emparant d'une motocyclette, et Messmer ayant rédigé un ordre sur papier à en-tête de l'armée de l'Air, signé Canrobert... et les affectant tous les deux à un dépôt des isolés coloniaux, ils gagnent Marseille, n'entendent pas l'Appel le 18 juin, mais en prennent connaissance le 19 dans *Le Petit Provençal*.

Avec la complicité du commandant Vuillemin, ils gagnent le *Capo d'Olmo*, qui charge au dernier moment du matériel de guerre et qui devait gagner Oran, mais qu'ils réussirent à détourner vers Gibraltar et dont l'apport pour la France Libre, démunie de tout, sera déterminant.

Ayant réussi à gagner Londres, le général de Gaulle leur dit simplement : «C'est bien Messmer, c'est bien Simon. Quelle affectation souhaitez-vous ?» Messmer répond : «La Légion étrangère, mon général, car je veux faire la guerre avec des gens sérieux».

Il va faire la guerre totalement en faisant preuve de réelles qualités militaires et d'un courage exceptionnel qui lui valurent d'être très tôt Compagnon de la Libération et titulaire de cinq citations à l'ordre de l'armée.

Dès juillet 1940, il est affecté à la 13^{ème} DBLE commandée par Magrin-Verreter dit Monclar, et il participe au sein de ce qui va devenir la DFL, comme lieutenant, puis capitaine, chef de section, puis commandant de compagnie à l'expédition de Dakar, aux opérations du Gabon, d'Erythrée, de Syrie et de Libye. Il est l'un des combattants de Bir-Hakeim, et désigné pour évacuer le dernier le point d'appui. Puis il sera à la bataille de Himeimat près d'El Alamein.

M. Y. Gattaz a raconté très récemment que Pierre Messmer avait fondé un prix à l'Institut, car le fils d'un de ses supérieurs qui venait de disparaître lui avait remis une somme importante d'argent en liquide, pour le «dédommager» du préjudice moral qu'il lui avait causé en l'envoyant dans une mission difficile contre un poste italien et sans le faire rechercher au point de recueil prévu, persuadé qu'il n'en reviendrait pas.

Il est encore en Tunisie avec la force L, puis est affecté à l'état-major du général Koenig au commandement des FFL à Londres et à l'état-major Nord des FFI. Il débarque en Normandie, entre à Paris à la suite de la 2^{ème} DB et rejoint à ce moment sa chère DBLE.

On se souvient alors de sa formation initiale et le général de Gaulle le charge de la mission française à Calcutta au début de 1945 pour préparer le retour de la France en Indochine après le coup de force japonais. Il est parachuté en août 1945 au Tonkin dans une opération dont il dira qu'elle avait été préparée avec autant d'incompétence que de bêtise. Il est fait prisonnier comme d'ailleurs le Haut-commissaire désigné au Tonkin, Sainteny, par le Viêt Minh. Il réussit à s'évader en octobre 1945, après avoir connu «l'hospitalité» de l'oncle Hô.

Il est démobilisé en 1946 et réintègre son corps d'origine. Il est alors nommé secrétaire général du Comité interministériel pour l'Indochine, puis directeur de cabinet du Haut-Commissaire en Indochine, Émile Bollaert, de 1947 à 1948. Il n'approuva pas la politique de l'amiral Thierry d'Argenlieu, et lorsque l'amiral mourra et que le général de Gaulle chargera le ministre des Armées de faire l'éloge funèbre du défunt, Pierre Messmer me dit que ce fut pour lui une tâche très difficile, car il n'était pas du tout en phase avec les décisions prises par l'amiral.

Il commande ensuite le cercle d'Atar en Mauritanie en 1950-1951 ; il est gouverneur de la Mauritanie de 1952 à 1954, poste qui lui laissera le plus durable souvenir et où il retrouvera l'inspiration d'un Psichari ; puis Gouverneur de la Côte d'Ivoire de 1954 à 1956 où il se liera d'amitié définitive avec Houphouët-Boigny. Il devient directeur de cabinet du ministre de la France d'Outre-Mer, Gaston Defferre, et il sera directement associé à la loi-cadre qui porte sa marque, d'évolution vers l'autonomie et l'association des colonies.

Il sera ensuite Haut-commissaire au Cameroun de 1956 à 1958, Haut-commissaire de la République en AEF, puis en 1959 il occupe le plus haut poste des gouverneurs des colonies, celui de Haut-commissaire de la République en AOF à Dakar. Dans son livre *Les Blancs s'en vont*, il dit l'émotion qui l'étreint lorsqu'il quitte Dakar comme dernier Haut-commissaire dans le poste illustré par Faidherbe.

Il est alors appelé par le général de Gaulle à la succession de Guillaumat au ministère des Armées. Colonel de réserve de Légion, il demanda à faire une longue période en Algérie pour se familiariser avec les problèmes du temps et «se remettre dans le bain». Véritable Louvois du règne dont il aura d'ailleurs la longévité d'exercice, il assume avec maîtrise et doigté les fonctions de ce poste difficile et capital en faisant face aux états d'âme de l'armée en Algérie, tout en réorganisant cadres et effectifs et en mettant sur pied la force de dissuasion. Il sauve la Légion étrangère après la mutinerie de 1961 ; il se retrouve face aux problèmes difficiles de la torture pour lequel il désigne des procureurs, des Harkis et de la révolte militaire. Il sait que les guerres d'indépendance sont toujours gagnées par les colonisés en quête de décolonisation contre la puissance coloniale. Il sait que la grandeur du général de Gaulle fut d'y mettre fin, quoi qu'il en coûte ; le général de Gaulle s'y résolut, pensant probablement comme Bismarck, qu'une fin catastrophique vaut toujours mieux qu'une catastrophe sans fin.

Au départ du Général, il devient ministre des Départements et Territoires d'Outre-Mer, puis il est appelé par Georges Pompidou à la succession de Chaban-Delmas. Lors de son investiture, il monte à la tribune et est pris d'une violente colique néphrétique. Il termine son discours avec des sueurs froides sans que personne ne se doute de sa souffrance. Il sort de la salle de séance pour s'effondrer dans les bras de ses médecins dont je tiens le récit.

Il engage un programme de construction des centrales nucléaires qui reste un de nos atouts, peut-être le dernier... Il définit également une politique efficace en matière de sécurité routière. On n'a pas fait mieux depuis, plutôt moins bien. De tous les postes qu'il occupa, ce fut le seul dont il gardera un souvenir un peu amer, estimant qu'il ne s'était pas senti à l'aise, car il ne pouvait embrasser tous les problèmes qui se posaient au pays ; de plus, la maladie de Georges Pompidou rendait la situation du Premier ministre particulièrement difficile, et il me dit un jour : «Il était temps que cela finisse».

Par réserve naturelle, par prudence tactique, estimant que deux gaullistes ne pouvaient se présenter sur le même poste, sachant aussi qu'il n'avait pas l'audience des médias et des salons parisiens, il ne se présenta pas, hélas, à l'élection présidentielle. Comme beaucoup de ses amis, je pus le joindre un samedi après-midi ou plus exactement joindre son directeur de cabinet, le préfet Doueil, pour l'exhorter au nom de très nombreux Lorrains à se présenter. Monsieur Doueil me répondit : «Mais il y a les Barons», car en effet, M. Debré et surtout O. Guichard, R. Frey et J. Foccart soutenaient Chaban-Delmas. Il eut parallèlement, nous le savons bien ici, une carrière politique régionale. Député de la 5^{ème} Circonscription de la Moselle, il fut constamment réélu

au premier tour jusqu'à la date catastrophique de 1988 où sous l'influence, il faut le dire, du maire de Metz, c'est un dénommé Wahrhouver qui fut élu à sa place. Il était aussi conseiller général de la Moselle, maire de Sarrebourg depuis 1971, conseiller régional et fut président du Conseil régional de Lorraine en janvier 1978.

Il reçut notre compagnie quand j'en étais président en 1978, nous fit visiter la villa Saint-Ulrich et nous accueillit dans la chapelle des Dominicains décorée par le vitrail de Chagall. Il nous parla de l'histoire de Sarrebourg à laquelle il contribua dans un ouvrage, en étudiant la période contemporaine de 1945 à 1975. Il fut élu membre associé-correspondant de notre compagnie en 1978 et tint à faire une communication sur Bir-Hakeim, le 9 juin 1982. Il n'a cessé depuis de manifester son estime et sa sympathie à notre compagnie, en particulier lors de la réunion de la conférence des académies des Sciences, Lettres et Arts en 1996, ainsi que lors des réunions de la Conférence à Paris ou en province.

Il devint membre de l'Académie des Sciences morales et politiques en 1988 et secrétaire perpétuel de cette Académie de 1995 à 1998. Il fut élu à l'académie des académies, l'Académie française (l'Académie avec un grand A), en 1999 sur le fauteuil de Maurice Schumann, et il y fut reçu par un autre Compagnon de la Libération, prix Nobel, François Jacob. Les extraits de ses discours pourraient être utilement proposés à la lecture publique des écoliers de France. Il devint chancelier de l'Institut de France de 1999 à 2006 ; il se montra un gestionnaire avisé et une fois de plus, un grand administrateur. Comme il inspirait une grande confiance, peut-être à la différence de ses prédécesseurs, il obtint des mécénats qui furent multipliés par 3 ou 4. Il présida également la Fondation Del Duca et la Fondation Pierre Lafue.

Il fut un écrivain et un conteur. Il écrivit en effet *Après tant de batailles*, en 1992 dans lequel on trouve : «J'étais assez fort pour ne pas être prisonnier de l'Histoire, mais pas assez pour la diriger». Il écrivit aussi dans *Les Blancs s'en vont*, en 1998 : «Le colonisateur le plus habile n'efface pas le sentiment national quand il existe».

Avec Jean-Pierre Chevènement, il dialogua dans un ouvrage intitulé *Le Service militaire*, en 1977 ; sur ce point, je dois dire, je partageais entièrement le point de vue de Jean-Pierre Chevènement, partisan du maintien du service national. Pierre Messmer le savait et estimait que c'était notre seul point de divergence.

En 2002, ce fut *La Patrouille perdue*, qu'il me dédicaça : «Au professeur Alain Larcen, mon ami, ces quelques aventures extraordinaires vécues par des gens ordinaires dans un siècle où le meilleur et le pire se sont rencontrés».

Enfin, il donna récemment à Philippe de Saint-Robert, des entretiens intitulés *Ma part de France*, où il rappelle qu'ayant été député européen de 1979 à 1984, il était fondamentalement hostile au Traité de Maastricht, ainsi qu'à la constitution européenne giscardienne, estimant que l'Europe devait être avant tout fondée sur l'Histoire, la Géographie et la Culture, formée d'une association d'états souverains et indépendants et ne devait avoir aucune structure fédérale car il n'existe pas et n'existera jamais d'État européen.

Je ne peux passer sous silence le livre que j'ai eu l'honneur de signer avec lui, consacré aux *Ecrits militaires de Charles de Gaulle, essai d'analyse thématique* paru aux Presses universitaires de France en 1985. Je souhaitais plus qu'une préface et je lui demandais d'être co-signataire d'un ouvrage que j'avais - il faut le dire - presque en totalité écrit. Ce n'est qu'après avoir longuement réfléchi, lu l'ouvrage, qu'il accepta en voulant malgré tout y travailler et imprimer sa griffe. Il procéda à une relecture minutieuse du manuscrit en faisant toute une série d'observations et de remarques intéressantes. Il rédigea le chapitre sur l'arme nucléaire et en grande partie le chapitre sur l'Algérie. Il fit lui-même l'index manuellement, sans aucune aide informatique à l'époque tout à fait balbutiante ou inexistante et ajouta un certain nombre de remarques - sur l'infanterie vue par le général de Gaulle : «l'infanterie c'est plus militaire, la cavalerie, ça gratouille» - sur le goût du Général pour des permissions de courte durée qu'il prolongeait, en quelque sorte, chaque fin de semaine à Colombey, - sur les objecteurs de conscience défendus par le Général, - sur le règlement de discipline générale, sur la tenue des conseils de défense annotés de la main du Général, - sur le secret atomique placé sur un petit bristol, lui-même dans un médaillon qui ne quittait pas le Général de jour comme de nuit, etc.

Ayant animé l'association parlementaire «Présence et fidélité du gaullisme», il fut président de la Fondation de la France Libre, président de la Fondation Charles de Gaulle, chancelier de l'Ordre de la Libération à la mort du général de Boissieu en 2006, soulignant, m'avait-il dit, que «rars étaient les hommes de son âge à avoir encore des responsabilités actives».

Je ne vous cacherai pas qu'ayant assisté avec une grande émotion aux obsèques et aux honneurs militaires qui furent rendus à Pierre Messmer dans la cour des Invalides, j'ai regretté à l'église Saint-Louis des Invalides une liturgie minimale, célébrée par l'évêque aux Armées, cependant qu'aux tribunes des chœurs ou ceux qui en assuraient la fonction, chantaient désespérément faux.

Puis en présence de deux présidents de la République, aucun discours ne fut prononcé en raison de la stricte volonté du défunt. Discrétion, modestie ou secret orgueil, le public nombreux et ému se retira un peu déçu, de plus, les journaux qui lui rendirent hommage, n'ont pas su faire la différence entre

un héros à la Plutarque, Pierre Messmer et l'honorable Raymond Barre ou l'amuseur Jacques Martin dont la disparition précédait ou suivait la sienne.

Il est temps de finir en évoquant l'homme, grand, distingué, dont la beauté romaine était devenue, comme l'a dit Maurice Druon, quasi-impériale ; son regard était clair, franc, ses entretiens simples et directs.

Tous ceux qui s'entretenaient avec lui - et je le faisais au moins une fois par mois - ne pouvaient qu'être frappés par sa curiosité, sa culture, son esprit de finesse, son sens de l'humour. J'ajoute qu'il savait défendre et soutenir ses amis, sans jamais cependant intriguer pour eux.

C'était un politique, il n'était pas politicien ; c'était un grand commis de l'État, mais aussi un homme d'État d'une valeur exceptionnelle dont tout le monde soulignait la rigueur morale, la compétence, l'honnêteté, la loyauté, la lucidité, les vues d'avenir, même si celles-ci étaient pour notre pays empruntées d'un certain pessimisme, car il était très inquiet, la dernière fois que je l'ai vu, en juillet, sur notre pays, sa défense, son économie, son moral, son avenir, et il répétait toujours comme le Général : «Qu'il ne faut pas compter sur les autres, qu'il ne faut compter que sur soi-même».

Cet homme d'exception, modèle à proposer à notre jeunesse, était un extraordinaire mélange de grandeur et de simplicité et, à nul mieux qu'à lui, ne s'applique, dans toutes les fonctions qu'il a exercées, le mot de d'Aguesseau : «Le plus précieux de tous les biens est l'amour de son État».



Eloge de Monsieur Albert Ronsin prononcé par Monsieur Guy Vaucel le 7 décembre 2007

Albert Ronsin est né à Blois dans le Loir-et-Cher le 20 juillet 1928. Il entre dans la vie active en 1945 en qualité d'agent de bureau aux P.T.T. L'année suivante il travaille dans le Service national de la statistique, puis dans les Services extérieurs du Trésor. En 1950 il est recruté par la bibliothèque municipale de Dijon pour occuper un poste de commis, puis de sous-bibliothécaire. Il quitte Dijon en 1958 pour venir à Nancy, dans notre bibliothèque municipale, toujours en qualité de sous-bibliothécaire. Le 16 novembre 1960 il est nommé bibliothécaire directeur de la bibliothèque municipale de Saint-Dié, poste qu'il occupera jusqu'à son départ à la retraite le 31 mai 1989. A compter du 1^{er} juillet 1970 il est également conservateur du musée municipal.

En 1966 il ouvre la nouvelle bibliothèque de Saint-Dié. Elle jouera le rôle de bibliothèque-pilote jusqu'en 1983 pour les villes moyennes, la ville de Saint-Dié se classant première en France pour le prêt de livres avec 10 livres par an et par habitant.

En 1977 ouverture du nouveau musée de Saint-Dié, puis mise en place progressive de l'Éco-musée de La Hallière, scierie de Haut-Fer à Celles-sur-Plaine.

Les bibliothèques, leur histoire, leur évolution feront l'objet de nombreux articles publiés dans les revues professionnelles. En 1972 il sera partisan de la bibliothèque de secteur, mais il ne sera pas suivi. Aujourd'hui les bibliothèques intercommunales, épaulées par les bibliothèques départementales, reprennent partiellement ce projet. Son action pour le développement des bibliothèques publiques a été déterminante. Jadis uniquement implantées dans les grandes villes les bibliothèques, devenues pour la plupart médiathèques, tissent un réseau dense dans toute la France.

Sensible à la formation des futurs bibliothécaires il a enseigné à l'IUT de Nancy, Carrières du livre, et à l'École nationale supérieure des bibliothèques, à Paris puis à Villeurbanne.

Écrire ! est le titre d'un texte publié par Albert Ronsin en 1995. En huit pages il explique les raisons qui l'ont poussé à écrire et il a beaucoup écrit et dans des domaines très variés.

En 1962 il soutient sa thèse de doctorat : *Le livre en Lorraine du XV^{ème} au XVII^{ème} siècles*. Deux années plus tard il publie *les Périodiques lorrains antérieurs à 1800. Histoire et catalogue*. En 1984 paraît le volume X : *Lorraine-Trois-Évêchés du Répertoire bibliographique des livres imprimés en France au XVII^{ème} siècle*. Cet ouvrage est le résultat de longues et minutieuses recherches dans les fonds de nombreuses bibliothèques. Ces publications sont encore consultées régulièrement par les bibliothécaires, les chercheurs et les bibliophiles.

Découvreur du Camp Celtique de la Bure il en assure le premier chantier de fouilles en 1964. Les rapports sont publiés dans le *Bulletin de la Société philomatique vosgienne*.

En collaboration avec Roland Conilleau il publie en 1982 *Henri Valentin, illustrateur de la vie quotidienne en France de 1845 à 1855*.

C'est grâce à lui que la médiathèque de Saint-Dié conserve un fonds important, celui d'Yvan et Claire Goll, légué en 1977, à son décès par Claire Goll. Cette donation comprend leurs manuscrits français, leur bibliothèque,

leurs œuvres d'art et leur mobilier. L'ensemble - dont une reconstitution de son appartement parisien - est exposé au musée.

Plusieurs ouvrages sont consacrés à Saint-Dié, le plus important *Saint-Dié-des-Vosges : 13 siècles d'histoire 669-1969*, publié en 1969.

Le baptême de l'Amérique à Saint-Dié en 1507 est le thème de plusieurs livres, articles, catalogues d'expositions à partir de 1970. La seconde édition, revue et augmentée, de *Découverte et baptême de l'Amérique* sous le titre : *Le nom de l'Amérique* date de 2006. Ce volume a été remis à notre Président, par son auteur, lors de notre visite à Saint-Dié le 2 juin dernier.

Albert Ronsin était :

- Membre du Groupe Lorraine de l'ABF (Association des Bibliothécaires Français) dont il fut président de 1967 à 1970.
- Membre de la Société philomatique vosgienne dont il fut le président durant de longues années.
- Membre de la Société d'Émulation des Vosges.
- Membre associé de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Dijon.
- Président de la Société des Amis d'Yvan Goll, Association importante car elle gère les acquisitions concernant le fonds Goll.
- Membre associé correspondant régional de notre Compagnie depuis le 6 décembre 1963.

Il était chevalier de l'Ordre national du Mérite et chevalier de l'Ordre des Arts et Lettres.

Albert Ronsin est décédé le 2 juillet 2007 un mois après notre visite à Saint-Dié. Nous garderons le souvenir d'un confrère et, à titre personnel d'un collègue, qui a beaucoup œuvré pour le développement des bibliothèques et plus particulièrement de la lecture publique.

Albert Ronsin restera encore longtemps le référent pour l'histoire du livre et de la presse en Lorraine. Sous la direction de notre confrère le professeur Philippe Martin, des étudiants mettent actuellement en ligne ses 20 000 fiches sur l'imprimerie en Lorraine et un livre d'hommage regroupant un choix de ses articles sera prochainement publié. Nadine, son épouse et collaboratrice, trie actuellement ses dossiers et ses livres qui, comme ils l'ont souhaité tous les deux, rejoindront la médiathèque de Saint-Dié. Cet ensemble ne sera pas dispersé et restera à la disposition des chercheurs.

Eloge de Monsieur Jean Pardé
prononcé par Monsieur François Le Tacon
le 18 janvier 2008

Jean Pardé, membre associé correspondant régional de notre compagnie depuis le 3 janvier 1967, nous a quittés le 10 janvier 2008 à l'âge de 89 ans. Il était en effet né à Grenoble le 7 janvier 1919 dans une famille où l'intérêt pour la nature était une tradition. Son père, Maurice Pardé, était professeur d'hydrologie à l'Université de Grenoble et est le fondateur de la potamologie ou science des fleuves et des rivières. Son grand-père, Léon Pardé, Conservateur des Eaux et Forêts et directeur de l'Ecole des Barres, est l'auteur de plusieurs livres dont *Les Conifères et les Feuillus*.

Immédiatement après sa sortie de l'Ecole forestière de Nancy en 1946, Jean Pardé obtient en Côte-d'Or son premier poste d'ingénieur des Eaux et Forêts. En 1954, Jean Pardé accepte un poste d'assistant en sylviculture à la station de recherches de l'Ecole forestière de Nancy. Il devient directeur de cette unité en 1961. Il devient également professeur de dendrométrie à l'Ecole où il a assuré l'enseignement de cette discipline de 1958 à 1970.

En 1964, Jean Pardé a été un des principaux artisans du rattachement de la recherche forestière à l'INRA. Le 1^{er} janvier 1964, il est nommé directeur de recherches à l'INRA et directeur de la station de recherches de Sylviculture et de Production. Il devient aussi administrateur du centre INRA de Nancy et construit à Champenoux les bâtiments qui abritent toujours les laboratoires de recherches forestières de l'INRA. Le développement actuel de la recherche forestière à Nancy lui doit l'essentiel.

Jean Pardé devint rédacteur en chef de la *Revue Forestière Française et des Annales des Sciences Forestières* (actuellement *Annals of Forest Science*). Il a publié lui-même un nombre très important d'articles techniques et scientifiques. Il a, entre autres, introduit les outils de statistique dans les inventaires forestiers par échantillonnage. Il est aussi l'auteur d'un ouvrage de dendrométrie qui fait toujours autorité. Jean Pardé fait partie des grands forestiers qui ont porté très haut la foresterie française.

Traumatisé par la perte d'un proche pendant la seconde guerre mondiale, il était convaincu de la nécessité de se réconcilier avec l'Allemagne et a beaucoup fait pour développer la collaboration de l'Allemagne et de la France dans le domaine forestier. A ce titre, il est devenu Docteur *honoris causa* de l'Université de Munich. Il était aussi Docteur *honoris causa* de l'Université Laval au Québec. Jean Pardé a beaucoup œuvré pour le développement de l'Union Internationale des Instituts de Recherches Forestières, dont il a été nommé membre d'honneur.

Tous ceux qui l'ont connu ont apprécié ses qualités humaines et sa modestie. Il recevait et encourageait tous ceux qui avaient besoin de soutien. Sa fidélité en amitié était particulièrement appréciée. L'Académie de Stanislas s'associe aux très nombreux hommages qui lui ont été rendus lors de sa disparition en 2008.



Eloge funèbre du Chanoine Michel de Metz-Noblat par le Baron Bernard Guerrier de Dumast, le 22 février 2008

Monsieur le Président, chers confrères,

Nous avons perdu, il y a quelques semaines, le 17 décembre dernier, l'un de nos éminents confrères en la personne du Chanoine Michel de Metz-Noblat.

Il faisait partie d'une longue et illustre cohorte d'hommes d'Eglise au sein de notre compagnie parmi lesquels je voudrais évoquer seulement les plus récents d'entre eux tels que leurs éminences messieurs les Cardinaux Eugène Tisserand, Doyen du Sacré Collège, et Paul-Emile Léger, ancien Archevêque de Montréal, Monseigneur Léon Gérôme, Monseigneur Eugène Martin, doyen de l'insigne chapitre primatial de Nancy, Monsieur le Chanoine Jacques Choux, conservateur illustre de notre musée lorrain et notre ancien secrétaire perpétuel monsieur le Chanoine Joseph Barbier auxquels il convient d'ajouter nos trois confrères vivants et combien actifs : Son Eminence monsieur le Cardinal Paul Poupart, récemment admis parmi nous, le père Paul-Christian Grégoire et, bien entendu, le Père Jacques Bombardier, fidèlement présent à nos réunions.

Il faisait aussi partie d'une illustre lignée lorraine puisqu'il descendait en droite ligne de Mathieu de Metz, écuyer, reconnu le 25 avril 1462 dans sa noblesse par le Roi René d'Anjou, alors Duc de Lorraine.

Le nom de sa famille figure dans la liste des membres de notre compagnie depuis 1852, année où son arrière-grand-père Alexandre de Metz-Noblat fut nommé membre titulaire puis Président en 1860.

Alexandre de Metz-Noblat était une personnalité nancéienne très en vue. Il faisait partie d'un groupe de jeunes gens dont mon aïeul le baron Guerrier de Dumast, Monsieur de Foblant et Monsieur Jules Gouy, qui créèrent le journal «L'Espérance» qui joua un rôle capital dans la renaissance du catholicisme à Nancy au XIX^{ème} siècle. Son ami, le Comte de Ludre, lui a consacré une longue et émouvante biographie dans les *Mémoires* de notre Société en 1893.

Alexandre de Metz-Noblat fut remplacé par son fils Antoine dont l'activité au sein de notre compagnie fut particulièrement appréciée comme président en 1897 et questeur durant 16 ans jusqu'à sa mort, survenue en 1914. Il figure dans les dernières pages de nos *Mémoires* comme donateur.

Notre regretté confrère était né pendant la première guerre mondiale dans la propriété de sa famille, à Corre, en Haute-Saône où sa mère avait trouvé refuge.

C'est à Nancy puis à Reims qu'il poursuivit ses études secondaires avant d'entrer en 1934 au séminaire Saint-Sulpice à Issy-les-Moulineaux où il a effectué ses années de philosophie scholastique.

Appelé pour son service militaire à Saint-Maixent à l'automne 1936, il devint rapidement aspirant puis sous-lieutenant affecté au 147^{ème} régiment d'infanterie de forteresse sur la ligne Maginot où il resta jusqu'à l'automne 1938, époque à laquelle il retourne à Issy-les-Moulineaux pour poursuivre ses études de théologie.

Du fait des événements, il est rappelé sous les drapeaux dès le printemps 1939. Fait prisonnier, il restera en captivité à l'offlag 17 A où, fidèle à son premier engagement dans le scoutisme, il créa un «clan routier». Libéré en mars 1944 mais très gravement malade, il est rapatrié par train sanitaire comme grand malade après sept ans de présence sous les drapeaux.

Ordonné prêtre le 5 novembre 1944 par Monseigneur Fleury alors Evêque de Nancy, il est aussitôt nommé professeur à l'Ecole Saint-Sigisbert et chargé d'aumônerie chez les Scouts de France. Simultanément, cet esprit particulièrement ouvert et avide de connaissances, s'inscrit à un certificat de biologie à la Faculté des Sciences de notre ville.

Sa carrière nancéienne allait cependant s'arrêter temporairement en 1955. Il est en effet nommé, sur la proposition de Monseigneur Lallier, «Aumônier Général des Scouts de France» à Paris. C'était le légitime aboutissement de son engagement dans le mouvement, fort alors de 150 000 membres, et articulé en trois branches dont il sut, avec brio, assurer l'animation et la coordination jusqu'en 1958.

Rappelé en Lorraine à cette date, Monseigneur Piroley le nomme Supérieur du collège de la Malgrange, responsabilité qu'il gardera jusqu'à sa démission en 1964. Entre-temps il avait été créé Chanoine honoraire.

Cependant, fidèle à ses engagements sacerdotaux, il poursuit sa mission d'enseignant au petit séminaire de Renémont et de la Malgrange jusqu'en 1981.

C'est à ce moment-là qu'il fut désigné comme responsable de la bibliothèque de l'Asnée dont on semble découvrir aujourd'hui la richesse du dépôt qu'il avait en garde, tant en manuscrits qu'en ouvrages imprimés à toutes époques et sur tous sujets à dominante philosophique et religieuse mais pas seulement.

Au cours de sa vie le chanoine de Metz-Noblat a montré de très grandes qualités comme orateur et comme écrivain. Il a fait preuve d'une très haute élévation de pensée et d'une foi pénétrante. Il fut aussi un conférencier très sollicité, notamment en matière d'architecture et de philosophie de l'Art. J'ai eu personnellement la chance de pouvoir faire appel à lui pour une conférence illustrée qu'il a donnée aux «Vieilles Maisons Françaises» sur l'architecture du XIX^{ème} siècle à Nancy.

Photographe de grand talent, il possédait une extraordinaire collection de photographies dont il se servait pour illustrer ses travaux comme ce fut le cas pour la monographie qu'il a consacrée en son temps au château de l'Asnée devenu en 1933 le séminaire diocésain de Nancy et qui vient de faire l'objet d'un réaménagement monumental.

Mes chers confrères, nous avons perdu en la personne du chanoine de Metz-Noblat un grand formateur, un animateur ardent de notre culture régionale et un confrère dont la personnalité s'inscrit dans le droit-fil de ceux qui, au cours des siècles, ont illustré le rôle et la raison d'être de notre compagnie et contribué à sa renommée.

Je vous invite donc à observer une minute de silence à sa mémoire.

